

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉMINENT

PUBLICATION SCIENTIFIQUE, INDUSTRIELLE ET LITTÉRAIRE.

Redacteurs, { D. Roy, Ecuyer, Avocat, Rue Saint Joseph, } Haute-Ville, { Jos. V. DeLorme, Imprimeur et Propriétaire, }
{ F. X. Garneau, Ecuyer, Notaire, Rue Laval, } { Rue Saint Jean, No. 62. }

VOL. I.]

QUEBEC, SAMEDI, 1^{er} MAI, 1841.

[No. 9.]

Sommaire :—Un Prétendant, suite.—La comtesse de Plater.—Sciences mécaniques, des voitures par Caïman Duverger.—Nouvelle presse d'imprimerie.—Mémoire sur l'ours noir d'Amérique, lu à la Société littéraire et historique de Québec par Mr. C. M. Douglas.—Expédition dans les mers du pôle nord.

UN PRETENDANT.

CONTINUATION.

Tom avait trop à se louer jusqu'à présent des manières de son hôte pour lui refuser une si légère satisfaction ; d'ailleurs le vin de Bordeaux commençait à le mettre en belle humeur, et sa langue remuait joyeusement dans son palais. Il ne se fit donc pas prier pour entamer l'histoire de sa vie, sans omettre les particularités de sa naissance, l'éducation qu'il avait reçue chez master Cromby, et comment il avait pris la résolution d'aller à la recherche de ses parents inconnus, qui ne pouvait manquer d'être d'illustres personnages. Pendant que Tom racontait tout cela, l'étranger l'écoutait à peine, et à voir sa physionomie vaguement émue, on pouvait affirmer qu'il n'entendait rien qu'un bourdonnement confus, sans signification et sans portée : c'était du reste tout ce qu'il paraissait vouloir ; car de temps en temps, quand Tom s'interrompait, il lui disait vivement :

—Continuez, mon garçon, continuez.

—Mais vous ne m'écoutez pas, répondit Tom qui avait fini par remarquer la distraction de son auditeur.

—Si fait ! je vous écoute.

L'étranger n'eut pas le temps d'achever sa phrase. En ce moment le son d'un pibroch s'éleva des profondeurs du Glen, et monta d'écho en écho. L'étranger se leva vivement, s'approcha de la fenêtre entr'ouverte, et Tom le vit se pencher en avant, sans doute pour considérer de plus près le musicien de la vallée.

L'étranger siffla lentement une mélodie, et le pibroch se tut tant que cette mélodie dura ; mais lorsque sa dernière note eut glissé sur la cime des bruyères, le pibroch résonna de nouveau et répéta avec la même lenteur la même mélodie.

—Voilà du nouveau s'écria l'étranger sans songer seulement que Tom était derrière lui, en s'adressant au joueur de cornemuse qui s'était avancé à la portée de sa voix :

—Eh bien ! vient-il ? l'avez-vous vu ? demanda-t-il en langue gaélique.

—Je n'ai rien vu, répondit dans la même langue une voix du dehors que Tom ne connaissait pas. Toute la journée, je me suis promené sur la côte, comme vous me l'avez ordonné, et je n'ai pas aperçu une voile à l'horizon.

Tom n'avait pas compris la question, mais il put deviner que la réponse n'avait pas été favorable, quand il vit l'étranger refermer brusquement la fenêtre, et se frapper la poitrine en s'écriant avec une sorte de désespoir :

—Allons ! c'est une affaire décidément manquée... En ce moment, pour la première fois, son regard tomba d'aplomb sur Tom et s'y arrêta.

A la suite de ce premier examen sa figure changea par degré d'expression. D'abord elle exprima une sorte d'étonnement, l'étonnement d'un homme qui saisit tout à coup un rapport fugitif entre des objets de nature diverse. Bientôt, et à mesure que l'examen devenait plus attentif, l'étranger sembla éprouver cette espèce de satisfaction qu'un mathématicien éprouve en trouvant justes toutes les quantités de son problème.

—Voilà qui est extraordinaire, murmura-t-il tandis que Tom rongeaît insoucieusement l'os d'une côtelette.

Lorsque l'étranger eût enfin détaillé avec un soin minutieux tous les traits de Tom, il réfléchit, puis se frappant le front, il prononça ce seul mot :

—Peut-être !...

Si l'étranger avait l'intention de renouer conversation, de son côté Tom ne demandait pas mieux que de trouver des oreilles qui voulussent bien l'écouter. Le vin de Bordeaux bouillonnait dans sa cervelle et voulait une issue. L'étranger n'eût donc pas de peine à lancer de nouveau notre jeune homme et il montra cette fois autant d'attention qu'il en avait peu montré auparavant. C'était surtout l'ignorance profonde du jeune aventurier qui semblait lui être agréable, et quand Tom lui raconta ses disputes perpétuelles avec master Cromby à propos des différentes dénominations politiques, l'étranger ne put s'empêcher de rire franchement et de dire :

—Ainsi vous ne connaissez pas plus la famille régnante que la famille déchue ?

—Ma foi non ! répondit Tom gaiement.

A la suite de cet épanchement l'étranger garda quelque temps le silence, puis il reprit avec un accent de bonhomie ou parfaitement naturel ou parfaitement étudié :

—Mon jeune garçon, j'aime assez que la jeunesse soit ambitieuse, et le désir que vous avez de faire fortune ne me déplaît pas. Venez avec moi. D'abord je vous procurerai

un excellent gîte, ce qui est à peu près la seule chose dont vous ayez besoin actuellement ; ensuite je trouverai peut-être moyen de vous aider à débrouiller les mystères de votre avenir.

Les manières cordiales de l'étranger et son ton affectueux produisirent sur Tom l'effet qu'on en pouvait attendre ; la proposition qu'on lui faisait ne lui parut qu'un bon procédé, aussi l'accepta-t-il sans hésitation.

L'étranger prit gravement une valise en cuir qu'il avait apportée avec lui, la déposa sur la table, et avant de tourner la clé dans l'ouverture du cadenas qui la fermait :

—Il serait imprudent, dit-il à Tom, de vous aventurer dans le pays que nous avons à traverser avec les habits que vous portez. J'ai dans cette valise un costume de montagnard dont vous allez vous revêtir, après quoi nous pourrons nous mettre en route sans danger.

La physionomie de l'étranger était à la fois si simple et si sérieuse, qu'il eût été impossible d'y découvrir une arrière-pensée de ruse ou seulement de moquerie ; il tira de sa valise un habillement complet de montagnard qu'il étala avec complaisance aux yeux de Tom. Cet habillement était tout neuf et plus élégant qu'il ne convenait à un obscur Highlander. Il se composait d'une veste de tartan à carreaux, sur laquelle on avait pris soin d'attacher l'étoile nationale de l'ordre de Saint-André ; d'une écharpe mi-partie en soie et or, pouvant servir de baudrier et soutenir l'épée à poignée ciselée qui était jointe au costume ; d'une toque de velours bleu sur laquelle se détachait une cocarde blanche et dont une plume flottante ombrageait la passe ; d'un kilt ou jupon également d'étoffe de tartan, dont les plis onduleux gracieusement ; et enfin d'une paire de boghes, ou sandales de cuir non tanné, garnies de rubans de soie.

—Habillez-vous, dit l'étranger, nous n'avons pas de temps à perdre.

Tom obéit, et son cicérone inconnu mit lui-même la main au travestissement. Ce fut lui qui ajusta les boghes et plaça convenablement la toque de voleurs de façon à laisser à la plume qui la rehaussait toute la liberté et la grâce de ses ondulations.

Quand la toilette de Tom fut achevée, son compagnon l'examina avec le soin qu'un peintre mettrait à regarder son œuvre avant d'y apposer sa signature. Il corrigea quelques irrégularités, rajusta certains détails et finit par contempler sa toile vivante avec une satisfaction visible, dont on eût pu traduire le sens par ces mots empruntés à la langue des ateliers modernes :

—C'est nature.

En ce moment deux coups légèrement frappés à la porte annoncèrent un nouvel incident.

—Je viens prévenir son honneur que le cheval est sellé et ne demande qu'à partir, dit l'aubergiste à travers la serrure.

Tom n'eut que le temps d'enfermer dans un mouchoir la défroque qu'il venait de quitter, et il suivit son guide qui, avant de monter à cheval, lui jeta un manteau sur les épaules, soit pour le garantir du froid de la nuit, soit pour conserver dans toute sa fraîcheur son nouveau costume, et lui dit en enfourchant le premier son vigoureux poney :

—Montez derrière moi, tenez-moi bien, et ne vous effrayez pas si de temps en temps notre équipage langue de l'avant et de l'arrière ; nous avons de mauvais endroits à passer. En route maintenant !

L'étranger enfonça la pointe de ses éperons dans les flancs de sa monture, qui s'élança au galop.

Les avertissements qu'il avait donnés à Tom n'étaient pas inutiles. A chaque instant on quittait la route battue pour prendre des chemins de traverse mal frayés et coupés par de nombreuses tranchées ; la course du cheval de montagne ressemblait plutôt à l'essor saccadé d'un chamois qu'à l'allure régulière d'un honnête trotteur anglais. Tom se tenait prudemment cramponné au buste de son guide, et chaque fois qu'un mouvement de resacc le faisait soubresauter en arrière ou plonger en avant, il resserrait avec énergie les étreintes de ses mains crispées.

Malgré les difficultés du terrain, l'espace disparaissait rapidement, et Tom, étourdi par de continuelles secousses, distinguait à peine les bruyères épaisses à travers lesquelles le cheval de l'étranger poussait sa pointe mystérieuse.

Au bout d'une demi-heure à peu près, le poney ralentit un peu sa course et renifla comme font tous les animaux qui sentent un obstacle ou flairent quelque danger.

—Lâchez-moi ! dit l'étranger à Tom ; penchez-vous le plus que vous pourrez en arrière sur la croupe de mon cheval, et ne bougez pas ; en ce moment un seul mouvement de frayeur, une seule inclinaison à droite ou à gauche nous perdrait tous les trois : nous roulerions dans le torrent.

Le terrain en cet endroit était coupé brusquement par une crevasse, de façon à former un escarpement presque à pic de vingt toises de hauteur. A la chute de cet escarpement, les montagnards de la contrée avaient pratiqué un sentier,

large de trois pieds environ, qui longeait le torrent. La première difficulté était donc de retenir le poney sur le tranchant d'une pente rapide et sans point d'arrêt ; la seconde, de lui faire prendre son élan sur place, vu la largeur insuffisante du sentier ; la troisième, de lui faire franchir d'un bond le torrent. Toutes les difficultés d'une course au clocher étaient réunies dans cet étroit espace.

—Si vous avez peur, fermez les yeux, ajouta l'étranger avant de lâcher la bride de son cheval.

Alors, pour montrer l'exemple à Tom, il se pencha lui-même en arrière, abandonna tout-à-fait les rênes et prononça seulement en langue gaélique un mot que l'intelligent poney était sans doute habitué à entendre. L'animal commença à descendre lentement, entremêlant ses jambes de façon à former un perpétuel arc-boutant, s'arrêtant de temps en temps, grattant doucement la terre avec son sabot comme pour juger de la qualité du sol, se remettant en marche toujours avec la même lenteur et s'arrêtant de nouveau lorsque son pied avait détaché quelques petits cailloux qui ricochaient en se précipitant. Il y eut un moment d'anxiété terrible ! Le poney s'arrêta plus longtemps que de coutume, et l'étranger crut remarquer que ses jambes de derrière vacillaient.

—Vous avez fait au mouvement et nous sommes perdus ! dit-il à Tom avec calme.

Tom, en effet, par suite d'un mouvement de frayeur assez naturel, avait serré avec force les flancs du cheval entre ses deux jambes : l'animal, contrarié dans sa marche, avait changé tout à coup d'allure et dévié de la ligne qu'il avait suivie jusqu'ici avec tant de circonspection et de sagacité. Heureusement, Tom, inspiré par cet instinct de la conservation qui produit quelquefois des miracles, reprit aussitôt sa position première ; redevenu libre, le poney se remit en marche et plaça si bien chacun de ses pas, qu'au bout de quelques minutes ses quatre pieds étaient appuyés sur le sol uni du sentier qui bordait le torrent.

—Maintenant penchez-vous en avant et tâchez de bien conserver votre équilibre, dit l'étranger à Tom.

Il se pencha lui-même sur le cou de sa monture, s'assura que Tom avait la position voulue, et donna un vigoureux coup d'éperons. L'animal ramassa son corps, puis raidissant ses deux pieds de derrière, s'élança vivement et alla d'aplomb imprimer ses quatre fers sur le sable de la rive opposée.

—Nous sommes sauvés ! dit l'étranger en se redressant et en reprenant les rênes.

Tom se redressa à son tour, et un peu plus tranquille, le poney ayant repris son allure ordinaire, il ne put s'empêcher, en songeant aux dangers qu'il venait de courir, d'adresser cette question à son guide :

—Le chemin que nous avons pris est-il donc le seul qui conduise à notre destination ?

L'étranger ne répondit pas ; mais son sourire légèrement ironique reparut sur ses lèvres ; il caressa doucement le cou de son cheval, regarda autour de lui comme pour s'assurer qu'il n'était pas suivi, et fini par dire au bout de quelques instants :

—Nous voilà arrivés.

Nos deux voyageurs n'étaient en effet qu'à une centaine de pas d'une habitation dont la toiture de brique et les pignons anguleux se découpaient à travers les ténèbres. Autant que l'obscurité permettait d'en juger, cette habitation ressemblait à un de ces austères manoirs du temps de Douglas-le-Noir : aux deux côtés de la façade se dressaient des tourelles dont la silhouette assombrissait encore l'aspect déjà si sombre du ciel qu'elles entr'ouvraient. On n'apercevait aucune lumière aux croisées, on n'entendait aucun bruit aux alentours, et il semblait que les échos de la vieille demeure fussent endormis à tout jamais. Docile aux commandements muets de son maître, le poney s'arrêta devant la grille d'entrée de l'habitation solitaire, et Tom mit pied à terre. L'étranger, qui avait sauté le premier à bas de son cheval, se mit alors à siffler d'une façon particulière ; mais rien ne bougeait encore dans l'intérieur des appartements.

—Que diable veut dire ceci ? murmura l'étranger sans prendre la peine de dissimuler son mécontentement.

Et il commença à siffler. Ce second appel obtint un meilleur résultat que le premier : une croisée du rez-de-chaussée s'illumina, une porte s'ouvrit, et un homme, qu'à sa démarche on pouvait prendre pour un vieillard, s'approcha de la grille, muni d'une lanterne sourde dont la boîte masquait son visage. Le vieillard passa la tête entre les barreaux de la grille, et parut examiner avec attention celui dont le signal venait sans doute de l'éveiller ; puis, comme s'il se fût défilé de ses yeux et n'eût pas cru devoir prendre trop de précaution, il prononça en forme de qui-vive ces mots mystérieux empruntés à la Bible :

—Etes-vous celui qui crie dans le désert : " Préparez les voies du Seigneur et rendez droits ces sentiers ? "

—Ouvrez-moi, dit l'étranger, car il a été écrit : " Demandez, et tu obtiendras, frappe, et l'on t'ouvrira. "

bon sens produit à elle seule plus de malheurs sur les routes que toutes les autres réunies.

DES PONTS À BASCULE.—La constitution vicieuse des voitures épuise une partie de la force de nos attelages. Elle brise les matériaux, bouleverse la chaussée, la rend impraticable, et creuse souvent des abîmes, où s'engloutit la fortune publique et particulière.

Sans doute il est important de multiplier les roues ou de diviser les fardeaux; mais les surcharges ne sont ni l'unique ni le grand obstacle à la viabilité; c'est bien plus la hauteur que l'intensité des chargemens. Pécartement des roues que l'écartement des jantes qui détruisent l'encaissement; des voitures légères, de larges bandes seraient bien un palliatif, mais non pas un spécifique radical.

Il est mille moyens d'empêcher les surcharges. Mais le pont à bascule est le plus imparfait, le plus dispendieux, le plus vexatoire de tous; aussi une foule de pétitions, de notices, d'articles de journaux en demandent la suppression.

Ils diffèrent sur le danger de la surcharge, sur les moyens de l'empêcher ou de prévenir les dégradations qu'elle occasionne aux chaussées, mais tous la prouvent irrécusablement. Les ponts à bascule sont un fléau pour les routes et pour les voitures, car leur but commun, c'est la sûreté, l'économie et la liberté des transports.

Nous attendons une loi qui prescrive des routes, des voitures et une police faites l'une pour l'autre. Il s'agit du débâblissement de la circulation publique, d'une économie considérable sur le budget, du premier élément de prospérité publique; attendrons-nous long-temps?—CAIMAN DUVYERGER.

NOUVELLE PRESSE D'IMPRIMERIE.

M. Lesage, contre-maître à l'imprimerie royale, annonce à l'Académie qu'il vient de terminer une presse de la force de 150,000 kilogrammes. Cette machine est mue au moyen d'une seule manivelle faisant l'office de sept, par suite de l'effet des rechangés de serrage. Suivant l'auteur, la presse n'a besoin d'aucun scellement; elle est capable de serrer la moindre épaisseur, le plateau mobile pouvant se rapprocher tout à fait du plateau fixe. Enfin le serrage de la machine est continu, c'est à dire que lorsque la matière a cédé à l'action d'une pression plus ou moins longue, la machine reprend d'elle-même son maximum de pression, maximum qui ne peut être dépassé, la machine arrêtant d'elle-même tout moteur qui tendrait à la pousser au-delà.—J. GILBERT.

On prie nos abonnés qui vont changer de résidence de nous en informer, afin qu'il n'y ait point d'interruption dans la réception de cette feuille.

L'INSTITUT:

QUEBEC, SAMEDI, 1 MAI 1841.

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos abonnés que, si le public continue de donner des preuves de bienveillance et d'encouragement à ce journal, comme il l'a fait jusqu'à présent, nous pourrions dans un temps rapproché publier deux numéros par semaine, un de 4 pages et l'autre de 2 pages. Cette augmentation nous permettra de donner plus d'étendue au plan que nous nous étions tracé, et nous pourrions nous occuper plus souvent de l'agriculture et des arts utiles, sans nuire à la variété que la diversité d'états de nos lecteurs et les goûts différents exigent sans cesse de nous.

Nous sommes heureux d'avoir à publier cette nouvelle qui est une preuve de l'extension que prend parmi nous le goût de la lecture, et des progrès que les connaissances y font journellement. Il y a 12 ans, il ne se publiait pas un journal français dans cette ville, excepté la Gazette de Québec, imprimées dans les deux langues. Aujourd'hui, il s'en publie cinq. Ce fait est une réputation complète de l'accusation d'insouciance pour les lettres portée contre les canadiens.

On a droit d'espérer que nos compatriotes continueront de suivre avec ardeur la nouvelle carrière qui s'est ouverte si belle et si vaste devant eux. Rappelons-nous qu'il n'y a pas 100 ans, les anglais avaient coutume de traiter les écossais de demi-barbares. A peine un tiers de siècle s'était écoulé qu'à leur tour, ces derniers auraient pu rétorquer le compliment. L'Écosse est aujourd'hui, sous le rapport de l'éducation, plus avancée que l'Angleterre. Eh bien! nous espérons, nous, qu'avant bien des années, notre population que, par calcul politique, on accuse d'une ignorance si profonde, occupera dans la Province Unie, le rang que tient l'Écosse dans la Grande Bretagne. Une fois Pélan dénomé, les progrès seront rapides. La législation va sans doute établir un système d'éducation primaire pour la masse du peuple dont l'États sera aussi général que durable; car il n'est pas à supposer qu'elle aura moins de sollicitude pour cet objet vital que l'ancienne assemblée. Au bout d'une génération, le mal aura presque disparu. C'est aux hommes instruits et au clergé à sonner la charge contre l'ignorance dans tous les villages du pays.

Quant aux établissements pour la haute éducation, nous n'avons rien à envier aux autres peuples de ce continent, et nous sommes mieux partagés que nos concitoyens d'origine anglaise sous ce rapport. C'est pour cela que Lord Durham a dit que les canadiens recevaient une éducation supérieure à celle des anglais de la même classe qui ne fréquentaient pas nos collèges.

Sur ce sujet d'amélioration mentale, nous n'avons pas la moindre crainte de voir notre espoir déçu, ou il faudrait que les canadiens ne fussent pas les descendants d'une nation qui a acquis encore un plus grand renom, entre les peuples de la terre, par son génie que par ses armes. Nous ne voulons pas dire que nous pourrions bientôt briller dans les lettres et dans les sciences; mais si dans un nouveau pays comme le Canada chacun est pour ainsi dire obligé de se livrer presque exclusivement à l'état qu'il a embrassé pour se soutenir lui et sa famille, il peut toutefois trouver assez de moments de loisir pour cultiver les arts et les sciences nécessaires ou utiles pour le développement et le progrès de l'agriculture, de l'industrie et du commerce du pays, tous objets qui doivent fixer exclusivement notre attention.

C'est dans la vue d'aider à cette grande œuvre, que nous avons entrepris la publication de cette feuille.

Le public a su apprécier notre tâche. Nous devons en ce cas faire tout ce qui est en nous pour répondre à sa bienveillance, persuadés que nous sommes qu'il accueillera toute augmentation que nous ferons à l'Institut avec la même libéralité.

Nos lecteurs trouveront dans notre feuille de ce jour le mémoire de Mr Douglas, sur l'ours noir d'Amérique. Tout dans ce mémoire n'est pas neuf, n'est pas original, et l'auteur, par une note détachée qui se trouve dans son manuscrit, nous informe que les notions de résultat de ses connaissances et de ses recherches personnelles que nous devons nous attendre d'y rencontrer, qu'une compilation de ce

que certains naturalistes et voyageurs ont publié de plus en plus sur l'histoire naturelle de l'ours noir d'Amérique. Nous serions peut-être en droit de dire que M. D. n'aurait pas dû se mêler de ce qui n'est pas de son ressort; mais les nombreux citations qu'il fait, et qu'il a pu faire, sont par de justes observations, forment un tout qui a vu à l'heure de la nouveauté et qui est bien digne de l'attention de nos lecteurs. Nous désirerions avoir eu la bonne fortune de publier de pareils écrits, car l'étude de l'histoire naturelle est par trop négligée, et si toutefois on ne la regarde pas entièrement comme un hors d'œuvre, peut-être même comme un fâcheux passe-temps. Si nous avions cette bonne fortune, et la prouverait que nous ne sommes pas tous apathiques, indifférents au sujet de cette étude pour nous, nous aurions peut-être pu être contesté, car elle a fait ses preuves; cela prouverait que, si nos occupations spéciales, nos moyens, ne nous permettent pas à nous comme aux savans étrangers d'abandonner nos foyers, notre patrie, pour voler à la découverte de points d'histoire naturelle et d'en faire une étude approfondie, qu'au moins nous ayons pour eux quelque bon vouloir, que nous soyons appréciés leurs travaux.

Nous croyons devoir signaler à ceux qui s'intéressent à l'étude des phénomènes du sommeil léthargique qu'éprouvent certains animaux, le passage du mémoire de Mr. D. nous informe, que la perdrix de ce pays possède la faculté d'hibernation. Le fait qu'il rapporte est nouveau et ne peut qu'exciter vivement l'intérêt. Aucune des dissertations savantes que nous avons parcouru ne fait mention d'oiseaux hibernateurs. Dans un article écrit par Mr. Virey et qui nous trouve dans le dict. d'hist. nat. ou, somme il nous lisons ce qui suit: "Il n'en est pas de même des animaux à sang chaud, tel que les oiseaux, les quadrupèdes et vipères et les cétacés; ils résistent plus long-temps au froid et la plupart de leurs espèces ne s'engourdissent pas. Je crois qu'il n'y a pas une espèce d'oiseau qui tombe en léthargie dans les plus grands froids de l'hiver, car ils sont plus chauds que les quadrupèdes. Le roitelet, cet oiseau si petit, conserve toute son activité, toute sa gaieté au milieu des plus âpres frimats. . . On prétend que le hirondin ne migrait pas dans les pays chauds, mais s'engourdissait dans l'eau des marais et passait tout l'hiver sous la glace. Ce fait me paraît tellement contraire à l'économie animale des oiseaux, à la chaleur de leur corps, à leur grande respiration, qu'il me semble absurde."

Joignez à cela le profond silence des savans Mangili, Prunelle, ni l'un ni l'autre n'ont dit que les oiseaux éprouvent le sommeil hivernal, quoiqu'ils aient tous deux fait une étude particulière de ce sommeil. Le fait rapporté par Mr. D. et son opinion à cet égard doit donc intéresser les naturalistes; seulement il est à regretter que Mr. D. n'ait pas donné plus d'extension à cette partie de son mémoire, qu'il n'ait pas, saisisant la nature sur le fait, procédé à des expériences, qui nous auraient très probablement fournis des renseignements utiles et tout à fait nouveaux, et qui auraient conduit à d'autres découvertes. Nous espérons que Mr. D. ne s'en tiendra pas là.

MÉMOIRE SUR L'HISTOIRE NATURELLE DE L'OURS NOIR D'AMÉRIQUE, "Ursus Americanus," LU A LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE ET HISTORIQUE DE QUÉBEC, PAR LE DR. G. M. DOUGLAS, LE 6 FÉVRIER, 1841.

Par ce mémoire, j'ai proposé d'attirer, pour quelques instans, l'attention de la société, sur l'histoire naturelle de l'ours noir d'Amérique (Ursus Americanus) dont un magnifique spécimen, dernièrement ajouté à notre collection, est en ce moment sous nos yeux.

Tout récemment encore l'on confondait l'ours noir de ce continent avec l'ours noir d'Europe; et la ressemblance n'est cependant pas telle, qu'une personne en les examinant tous les deux ensemble, ne puisse pas à l'instant même dire, qu'ils forment deux espèces bien distinctes, différant l'une de l'autre par la fourrure, la couleur et même par le port, leurs attitudes et leurs manières.

L'ours maintenant devant nous est d'un caractère beaucoup plus doux que celui d'Europe; et se nourrit plus de substances végétales, aussi existe-t-il une différence bien marquée dans la forme du crâne, particulièrement dans cette partie qui reçoit et où originent les muscles de la mâchoire inférieure. La partie frontale n'est pas aplatie comme chez l'ours noir d'Europe, mais elle est bombée. Les ossements temporales sont cependant très marqués et se rapprochent pour former une crête sagittale. Le museau suit presque la même ligne que le front, mais il est un peu arqué, ce qui donne à cette espèce une physionomie particulièrement caractéristique. Les oreilles sont hautes, très écartées et arrondies à leur sommet. Le poil des pattes dépasse les ongles qui sont noirs. Cet animal se nourrit principalement de fruits sauvages, de baies et de racines, mais lorsque cela ne lui fournit pas une nourriture suffisante, il dévore les insectes, les œufs, les poissons, les oiseaux, et les quadrupèdes qu'il peut trouver ou surprendre. A-t-il toutefois goûté à quelque substance animale, il paraît, en vrai gourmet, préférer cette manière de s'alimenter à toute autre; c'est pour cela que, si en s'approchant de quelques fermes, il est parvenu à se saisir une fois, soit d'un mouton, soit d'un porc, on le verra revenir au même endroit ou bien dévaster le voisinage. Cet animal est naturellement timide, et rarement il fait face à l'homme, à moins qu'il ne soit blessé, que toute retraite ne lui soit coupée, ou bien qu'il ne veuille défendre ses poils. La vie est très tenace chez lui, et si l'on ne se sert point d'armes à feu, il se défend avec beaucoup de force et d'agilité, et est probablement pour cette raison que les tribus indiennes ont considéré la chasse de l'ours comme très hâzardeuse, et qu'avant de procéder aux expéditions contre lui, elles ont toujours eu pour habitude de se rendre propice la race entière des ours par certains discours et certaines cérémonies. La course de l'ours noir n'est pas rapide comme on peut l'imaginer de sa démarche, et un homme peut sans grande difficulté se sauver de lui, surtout si cet homme gagne les broussailles ou des hautes herbes; car la prudence étant un des caractères de l'ours, pendant qu'il poursuit il s'arrêtera souvent pour reconnaître en s'éloignant sur ses pattes de derrière.

C'est le plus grand des animaux, auxquels la nature ait départi la faculté de passer les trois ou quatre mois de l'hiver dans un état de sommeil, ou plus pour parler techniquement dans l'état d'hibernation. Cette propriété dans les animaux, étonnante sur tous les rapports, est vraiment extraordinaire par sa puissance conservatrice, puissance qui maintient l'existence de l'animal tout aussi parfaitement que si les organes de la vie étaient en pleine activité. Tant que ce sommeil dure, les facultés vitales sont ou suspendues in toto, ou ne marchent qu'avec une extrême lenteur; cet état léthargique cesse-t-il, les organes reprennent toute leur activité et l'animal s'éveille dans la vie avec une nouvelle vigueur. D'après les expériences faites par le Signor Mangili de Pavie sur certains quadrupèdes léthargiques, il est constaté que l'état de sommeil n'a lieu que sous une certaine température; et que une température soit trop haut, soit trop basse le détruit; et que le sommeil le plus profond a lieu à la température de 5° à 7° au-dessus de zéro, et qu'un froid plus intense ravive l'animal. Le passage de l'état de sommeil à une trop grande chaleur détruit la vie, le réveil ne peut être obtenu que par degrés. Quoiqu'il en soit, les animaux dans l'état d'hibernation sont incapables de tous mouvements, quoiqu'ils aient les yeux fermés, et qu'ils présentent toutes les apparences de la mort, ils éprouvent cependant de la douleur quand on leur fait quelque chose de blessure, alors le corps se contracte.

Les quadrupèdes ne sont pas les seuls qui jouissent du sommeil léthargique ou de la faculté d'hibernation. Les oiseaux l'éprouvent aussi à un degré éminent. J'ai souvent pensé que la perdrix qui possède dans ce pays jusqu'à un certain point et sous de certaines circonstances. Chaque fois que le froid devient intense, comme de 19° à 20° au-dessus de zéro, les perdrix abandonnent les arbres qui leur servent de refuge, s'en relâchent dans la neige, dont elles s'abritent entièrement en se servant pour cela de leur queue avec beaucoup de dextérité. Elles se laissent alors approcher de très près et j'en ai moi-même, en marchant, soulevé une avec mes raquettes.

Il est à regretter que les expériences faites sur les animaux pendant leur sommeil léthargique ait jeté si peu de lumière sur l'état qu'il peut avoir sur le mouvement du cœur et aussi sur le sang. L'on sait que les poumons agissent et que par conséquent la circulation continue quoiqu'avec beaucoup de lenteur.

L'ours prépare ses quartiers d'hiver en choisissant un endroit où se trouve un arbre déraciné par le vent, et c'est là, lorsque le froid survient et à la veille d'une chute de neige, qu'il se retire après avoir préalablement creusé la terre jusqu'à une certaine profondeur. La neige qui tombe bien rapidement à bientôt fait pour l'ours qui s'y est blotti, une retraite chaude et bien close. La respiration de l'animal par sa chaleur forme bientôt une petite ouverture ou ventilatoire (blow hole)

qui le fait découvrir par les chasseurs. La neige fondue par les premières chaleurs du printemps pénètre par cette ouverture dans la retraite de l'ours aussi bien que le changement de température lui donne l'envie de sortir, et il est temps de partir. Jusque au temps où l'ours prend ses quartiers d'hiver, les baies abondent dans les bois et lorsqu'au printemps, il les abandonne, l'on en trouve encore beau coup dans les terres basses que les gelées n'ont fait que rendre plus palatables.

On a souvent dit que jamais l'ours ne se retirait dans sa berge à moins qu'il ne fut très gros, et le Dr. Richardson avance que quand il est sorti le printemps, il est encore tout aussi gros, quoique peu de jours après il devienne maigre. Les chasseurs canadiens avec lesquels j'ai conversé sur ce sujet, m'ont dit n'avoir jamais trouvé l'ours gras le printemps, et cela même lorsqu'ils les forçent de sortir de leurs retraites par la fumée qui est un moyen ordinairement employé par eux pour les détruire plus facilement.

Pendant certains hivers très rigoureux, l'on a observé beaucoup d'ours passer sur le territoire des Etats-Unis, et tous, mâles ou femelles, étaient très maigres.—(ici, l'auteur de mémoire, nous donne quelques détails relatifs à la gestation de l'ours. Cette gestation dit-il est de seize semaines, et la portée, suivant l'âge des femelles, varie depuis un ju-qu'à cinq petits. Il cite le fait qu'il est très difficile de surprendre l'ours pendant le temps de la gestation, et nous informe que le Dr. Richardson rapporte qu'après les plus amples informations, il n'a trouvé qu'un seul sauvage qui lui ait assuré avoir tué une ourse pendant ce temps. L'auteur nous dit encore que, dans les contrées plus au sud, l'ours choisit pour ses quartiers d'hiver, le tronc d'un arbre creux et cela souvent à la hauteur de trente à quarante pieds de terre. Il nous donne ensuite quelques détails sur l'ours du pôle arctique, l'ours blanc "Ursus Maritimus," et nous dit que l'opinion généralement adoptée, est que l'ours blanc est dans l'état de gestation éprouve le sommeil hivernal. Que le mâle ne se reposant pas pour s'alimenter, sur les substances végétales seulement, sait trouver une nourriture abondante même pendant les froids rigoureux de l'hiver sous le pôle arctique.)

Pendant les deux hivers que Mr. Parry passa sur les côtes de la péninsule Melville il vit souvent des ours blancs. On suppose qu'ils se rendent sur les rivages de la mer pour se procurer de la nourriture. Hearne avance et infère d'après ses propres observations que les mâles quittent la terre pendant l'hiver et qu'ils se rendent sur les glaces, pour se saisir des veaux marins (seals) et que les femelles hivernent (hibernate) depuis décembre jusqu'à mars, temps pendant lequel elles mettent bas leurs petits, et que quand l'ours abandonne sa retraite en mars, ces petits, ordinairement au nombre de deux, ne sont pas plus gros qu'un lièvre et que leur piste sur la neige n'est guère plus grande qu'une piste. Mr. Graham, qui écrivit avant la découverte de la relation de Hearne, dit que l'ours blanc hiberne. Elle choisit ses quartiers d'hiver dans un tout autre lieu que l'ours noir; c'est généralement sous les déglacées des rocs, &c. L'on rapporte que l'ours est très maigre et très faible après avoir allaité ses petits et cela au point que ce n'est qu'avec beaucoup de difficulté, qu'elle peut se retirer de sa retraite au printemps. Elle se dirige toujours alors avec ses petits vers les côtes, et subsiste de veaux marins (seals) ou de plantes marines. Si par hazard les petits sont fatigués, ils montent sur le dos de leur mère, où ils se tiennent si bien qu'ils y sont en sûreté soit dans le vent, soit sur la terre. Les ours se dirigent invariablement vers la mer le printemps, et c'est à ce moment qu'on les a vu quelque fois à plus de dix lieues de là.

J'ai avancé plus haut que l'ours dans ce pays se nourrissait presque exclusivement de substances végétales, mais cela s'applique plus particulièrement à ceux qui se trouvent avancés dans les terres. Sur les rivages du golfe St. Laurent et sur l'île d'Anticosti, leur principale nourriture est le poisson, soit qu'il soit jeté mort sur le rivage, ou bien qu'il soit pris par l'ours lui-même quand il vient déposer son frai; parmi ces poissons on remarque surtout le hareng et le caplan. Brickwell dans son histoire de la Caroline du Nord, nous dit en parlant des ours, "vous les verrez s'accrocher à et saisir le poisson avec autant de vitesse, qu'il leur est possible de plonger leurs pattes dans l'eau et les retirer." Une baleine leur procure par fois un repas abondant qu'ils partagent avec les renards.

Les pêcheurs des côtes de Gaspé se servent du moyen suivant pour détruire l'ours. Ils placent une petite quantité de poisson à peu de distance d'une hutte dans laquelle ils se tiennent cachés; l'ours survient, ils le tuent alors avec facilité et sans aucun danger. Dans l'intérieur, il le détruit ordinairement en se servant d'une trappe grossièrement faite et chargée de pierres et de gros bois; cette trappe est tenue soulevée par un piquet auquel on attache de la viande ou du poisson et cela de manière à ce que le plus petit choc ou ébranlement fasse crouler le tour sur l'animal et l'empêche de se mouvoir, jusqu'à ce que le chasseur vienne l'achèver.

Autrefois la peau d'ours formait une branche considérable de commerce. En 1783 pas moins de dix mille cinq cent peaux furent importées en Angleterre du nord de l'Amérique et ce chiffre augmenta graduellement jusqu'en 1803, année où il donna 25000. Subéquemment il diminua beaucoup, soit en conséquence de la destruction en masse que l'on avait fait de l'ours, soit parce que l'on donna la préférence à des pelletteries de meilleure qualité. Il fut un temps, et ce fut quand l'on se servait de la peau d'ours pour faire des manchons, pour revêtir les harmaux, que l'on obtenait de vingt à quarante guinées d'une seule peau en bon état et avec griffes, c'est à peine si l'on peut aujourd'hui en obtenir autant de chélins.

C'est un singulier fait que celui de la coïncidence d'idées et de sentiments qui existe au sujet de l'ours et sur la manière de le chasser, &c. entre les habitants du nord de l'Europe et ceux de ce continent. Regardant (Pinkerton, vol. I.) nous informons que la chasse à l'ours est l'action la plus solennelle du Laponais et que le chasseur heureux peut être immédiatement reconnu par le nombre de touffes de poil d'ours attachées à son bonnet. A-t-on donc averti la retraite d'un ours, aussitôt le sorcier le plus habile bat son tambour runique pour savoir quel sera le sort de la chasse. (Un semblable tambour ou plutôt une tambourine à double fond ornée de mauvaises figures de divers sauvages et de corps célestes est très commune chez toutes les diverses tribus de l'Amérique du Nord.) Pendant l'attaque les chasseurs font entendre simultanément un chant qui semble avoir été prescrit, et supplient très vivement l'ours de ne leur faire aucun mal quand il mourra tué. Aussitôt l'ours mort, ils le placent sur une traîne pour le porter chez eux. Le renne qui a été employé pour ce transport est exempt d'ouvrage pour le reste de l'année. On construit une nouvelle hutte après pour faire cuire la chair de l'ours, et les chasseurs ainsi que leurs femmes accompagnent leurs chants de joie et d'actions de grâce adressés à l'animal sur ce qu'il a bien voulu leur permettre de devenir ses mesaventures. Leems nous apprend dans son ouvrage intitulé, "Danis Lapland," que jamais les Laponais ne prennent la liberté d'appeler l'ours de son vrai nom Grouhja mais qu'ils le nomment le vieillard perché de pelletteries "the old man in the fur cloak" parce qu'ils pensent que l'ours possède la force de dix hommes et qu'il a l'intelligence et l'adresse de douze.

Les habitants de Kamtschatka vénèrent l'ours et le regardent comme leur maître, en fait de médecine, de chirurgie et de beaux arts. Ils remarquent les herbes dont l'ours se sert lorsqu'il est malade ou blessé et ils le reconnaissent encore pour leur maître de la cèdre, en singeant ses attitudes et ses grâces avec une grande habileté. Pinkerton, voy.

Mr. Alexander Henry gentilhomme anglais, qui parcourut les pays de commerce de pelletterie, peu de temps après la reddition du Canada, nous donne les détails d'une chasse, ressemblant beaucoup à celle des Laponais, faites par certains sauvages.

Après la mort de l'ours, il les y voit tous s'approcher de l'animal, mais plus particulièrement une vieille sauvage, qui prit la tête de l'ours dans ses mains, puis l'embrassa plusieurs fois, lui demandant mille fois pardon de ce qu'ils avaient tué, lui donnant les dénominations de parent, et le priant de ne point les punir de lui avoir ôté la vie, parce qu'en le tuant c'était un gentilhomme anglais qui l'avait tué.

La chair de l'ours, quand elle est en bon état, ressemble assez au bœuf et si l'animal a vécu sur les côtes de la mer ou près des rivières, c'est un goût de poisson. Le Pemmican, dont on fait un si grand usage dans le Nord-Ouest, est fait de viande maigre mêlée à du gras de l'ours.

Nous accusons la réception d'un volume intitulé, "Nouvelles traités des devoirs du chrétien envers Dieu etc." (voir l'annonce du 16 Avril.) Joli volume in 12, de près de 400 pages, imprimé sur beau papier, avec caractères nets et soignés, et en même temps que proprement relié. Cet ouvrage

est le premier d'une série d'excellents livres en usage à l'école des Frères de la Doctrine Chrétienne établie en cette ville, que Mr. PERRAULT a maintenant sous presse. Nous espérons que le public accueillera favorablement ces publications, dont la modicité du prix répondra parfaitement aux moyens des familles, même les moins à l'aise. Quant à l'ouvrage que nous avons sous les yeux, il est d'un mérite trop généralement apprécié, pour que nous entrions dans les détails de son contenu. Il est suivi des "Règles de la bienséance et de la civilité," ainsi que des "Prières de la messe."—*Aurore des C.*

EXPÉDITION DANS LES MERS DU POLE NORD, POUR LE COMPTE DU GOUVERNEMENT RUSSE.

Les diverses nations maritimes ont essayé plusieurs fois de chercher par la mer Glaciale un passage de l'Europe en Chine, ou de l'Océan Pacifique dans l'Océan Atlantique. Toutes ces tentatives ont échoué. Endurcis aux rigueurs du climat et habitués aux privations que nécessite une telle entreprise, les Russes seuls ont réussi. Ce sont eux qui ont découvert et exploré cette ligne immense de côtes, qui s'étend de la mer Blanche, jusqu'au détroit de Behring. Les premières expéditions furent tentées par de simples particuliers, hardis spéculateurs, qui séduisaient la perspective d'un commerce avantageux en pelleteries sur des marchés tout nouveaux.

Plus tard le gouvernement envoya de petits corps de troupes qui soulevèrent les unes après les autres les différentes tribus dont ces côtes étaient peuplées; récemment encore, il a équipé à grands frais des vaisseaux, dans un but scientifique, et il les a fait partir pour explorer les contrées déjà découvertes et pour en découvrir d'autres: quels ont été les résultats de cette expédition? on l'ignore: ce secret est resté comme tant d'autres enseveli dans les archives de la cour de Russie. Le volume que nous avons sous les yeux, est le premier ouvrage de ce genre, publié par un marin russe, et ce qui en relève le prix, c'est qu'il rend compte de plusieurs autres voyages antérieurs, sur lesquels on avait gardé le silence.

Les côtes de l'Océan Arctique étaient, à ce qu'il paraît, connues en partie des Russes dès le milieu du seizième siècle. En 1593, ils imposèrent un tribut aux Samoyèdes du Jenizéi, et en 1600 ils battirent une tour dans la contrée que ces peuples habitaient. Depuis cette époque des compagnies se formèrent pour la chasse aux zibelines. Des excursions furent tentées avec plus ou moins de succès, et le gouvernement russe ne cessa pas d'étendre le cercle de ses possessions, et de créer partout des ressources nouvelles pour son commerce. Toutefois il n'y eut que deux de ces expéditions laites le long de la côte de la Sibérie, qui produisirent des résultats avantageux.

De notables différences, relativement à la position de certains points importants, furent remarquées dans les rapports des navigateurs qui avaient exploré cette côte, en sorte qu'une portion considérable de l'empire de Russie demeurait complètement inconnue. Afin de remédier à ce qu'avait de défectueux la géographie de ses états, l'empereur Alexandre envoya des officiers chargés de relever exactement la côte nord-ouest de la Sibérie, et d'explorer les îles de l'Océan Arctique. L'une de ces expéditions devait commencer ses opérations à partir de l'embouchure du Jana, et l'autre, commandée par le lieutenant Ferdinand Von Wrangen, maintenant amiral, à partir de l'embouchure du Kolyma. C'est le récit de cette dernière que nous avons sous les yeux. Ce livre, publié à Berlin, a été traduit de l'allemand en anglais. Nous pensons que quelques-uns des passages qu'il renferme pourront intéresser nos lecteurs.

Nous passons sous silence les difficultés et les obstacles que les voyageurs eurent d'abord à surmonter. Quoiqu'ils fussent munis de traîneaux auxquels des chiens étaient attelés, ils n'auraient point pénétré très-avant dans le cœur de ces contrées inhospitalières, sans les secours efficaces que leur donnaient les agens du gouvernement.

C'est à Yakuzh, dans la partie septentrionale de la Sibérie que les moyens réguliers de transport cessent, et que commencent véritablement les fatigues et les dangers du voyage. Là, plus de routes, plus de chemins; on n'a pour se guider à travers des forêts profondes et marécageuses que des traces de pas marquées dans la neige; encore est-ce un grand bonheur d'en trouver. Le soir on bivouaque au milieu de steppes arides, et l'on brave quelquefois une température de 21 degrés.

Voici comment l'auteur décrit cette vie nomade: "Nous choisissons, pour passer la nuit, une clairière entourée de grands arbres qui nous protègent contre la rigueur de l'atmosphère. Après avoir écarté la neige qui couvrait le sol, nous traînâmes à cette place, ainsi déblayée, une souche sèche, à laquelle nous mîmes le feu. Autour de ce foyer, dont la lueur se réfléchait au loin, nos guides entassèrent des branches mortes, et ils étendirent par dessus un lit de branches vertes provenant de cèdres rabougris. Nous dressâmes en cet endroit trois petites tentes qui formaient trois côtés d'un carré; nos guides occupaient le quatrième; la neige leur servait de lit, et ils avaient arrangé leurs selles sous leurs têtes, en guise d'oreillers. Aussitôt en arrivant, ils avaient eu soin de décharger les chevaux, de les froter avec de l'aerbe desséchée, et de les attacher aux arbres pour les empêcher de manger de la neige avant qu'ils fussent refroidis.

"En peu de temps nous eûmes préparé notre souper. Le repas terminé, et nos pipes allumées, nous écoutâmes les merveilleuses histoires de chasse et de voyage que nous racontèrent nos guides. L'un nous parlait d'un Cosaque qui avait tué trois ours en un seul jour, le premier avec son couteau, le second d'un coup de hache, et le troisième au moyen d'un noûd coulant. Un autre nous décrivait la force singulière de l'élan de Sibérie, lequel, dans ses bonds impétueux, déracine de gros arbres. Ces hommes du Nord ne se plaisaient pas moins à raconter qu'à entendre ces sortes de récits; la nuit était déjà avancée lorsque nous nous retirâmes sous nos petites tentes, où nous dormîmes d'un sommeil paisible, enveloppés dans nos manteaux et nos fourtores."

Les tribus qui vivent dispersées au milieu de ces vastes plaines où l'œil n'aperçoit aucune trace de végétation, savent lutter contre les rigueurs du climat. Mais les colons russes y sont exposés à des maux infinis. La faim, les inondations, le froid les font périr pour la plupart avant l'âge. Il arrive très-souvent que les naturels eux-mêmes succombent à la réunion de ces divers fléaux. Cela a lieu, comme dans l'exemple suivant, lorsque quelqu'un d'entre eux est chassé par la propre tribu.

"Nous marchions le long de la rive gauche de la Jana, et nous approchions d'un de ces powarni dont il a été question, quand nous rencontrâmes une petite hutte, formée de branches d'arbres, et qui, au premier coup d'œil, ne nous sembla pas devoir être habitée. A notre surprise extrême, nous en vîmes sortir un Tungouse, lequel était venu s'établir au fond de ces déserts, avec sa fille et une couple de chiens, dans le but de chasser la renne. Pour se faire une idée de la situation de ces deux personnes, il faut être entré dans la hutte à moitié ouverte qui leur servait d'asile, il faut avoir visité ces latitudes et connu les horreurs de ce climat. Quelle existence que celle

de la pauvre jeune fille, demeurant seule pendant des semaines entières, tandis que son père poursuivait le gibier, mal armé contre le vent et la pluie, souffrant du froid et souvent aussi de la faim.

Ce Tungouse ou Tungusien, ayant perdu son attelage de rennes, avait été obligé suivant l'usage, de se séparer de sa tribu, et de chercher sa subsistance dans le désert. Dans la langue du pays, on appelle chasseurs au hasard les malheureux ainsi rejetés par leurs frères. Bien peu d'entre eux échappent aux privations, aux souffrances et aux dangers de toute espèce dont ils sont environnés. C'était dans les forêts qu'on les rencontrait d'ordinaire; mais depuis quelques années le gouvernement les a attirés sur le bord des grands fleuves, en leur fournissant le moyen de se construire des habitations. Ils y vivent du produit de leur pêche."

Le district de Kolyma est des plus stériles. La végétation y semble morte; mais, en revanche, le règne animal y est d'une richesse merveilleuse. Comment cette terre, presque toujours fermée par la gelée ou couverte par la neige, suffit-elle à nourrir tant d'innombrables troupeaux? C'est ce que l'on a peine à comprendre. Écoutez là dessus notre auteur:

"Les forêts qui couronnent les hauteurs sont remplies de rennes, d'élans, d'ours noirs, de zibelines et d'écureuils gris; des renards et des loups rôdent dans les bas-fonds. Des nuées de cygnes, d'oies et de canards arrivent au printemps et peuplent ces solitudes, qui leur offrent une sécurité parfaite. Les aigles, les mouettes et les grands-ducs poursuivent leur proie le long des bords de la mer. Les ptarmigans volent en troupe parmi les broussailles; les bécassines fouillent la terre près des ruisseaux et des marécages. Quand le soleil d'été réchauffe et égale ces contrées septentrionales que l'hiver avait tenues pendant neuf mois endormies, on se croirait presque transporté dans les climats plus doux, et, ce qui ajoute encore à l'illusion, ce sont les chants harmonieux du bouvreuil et de la grive.

"Tous ces êtres animés habitent les déserts de la Sibérie où ils s'y rendent à certaines époques, conduits par leur instinct. Mais quel motif a poussé l'homme à y établir sa demeure? Je ne parle pas des Russes que la perspective du gain y attire au printemps. Plusieurs tribus fréquentent ces latitudes sans raison connue, des peuplades nomades y errent sans cesse d'une région dans une autre; et pourtant il n'y a rien qui les invite et les retienne. D'immenses plaines couvertes de neige et de quartiers de glaces bornent l'horizon. La vie n'est qu'une lutte perpétuelle contre les éléments et contre la faim. Cette terre est comme le tombeau de la nature: on dirait que sous sa surface gelée elle renferme les débris d'un premier monde.

"C'est en vain qu'on interroge les peuples qui l'habitent: sans cesse occupés des besoins du présent, ils n'ont gardé aucun souvenir du passé; il n'existe chez eux ni traditions, ni annales. Ainsi, ils ne savent rien de précis sur l'époque, cependant assez rapprochée, où les Russes ont conquis la Sibérie. Tout ce qu'ils ont entendu dire, c'est que les Omokis avaient autrefois plus de foyers sur les bords du Kolyma qu'il n'y a d'étoiles au firmament. On trouve aussi çà et là des restes d'anciens forts construits avec des troncs d'arbres. Les environs d'Indigirha abondent en tumuli. Ces monuments guerriers et funéraires appartenaient sans doute aux Omokis, race qui, depuis, a été effacée du globe.

"Les peuples de la Sibérie mènent une vie assez active pendant l'été et l'automne. Ils s'occupent de la pêche et de la chasse; mais cette période de l'année est courte. L'hiver se hâte: des brouillards épais, une nuit profonde couvrent la terre. Les habitants, munis de leurs provisions, se renferment pour plusieurs mois dans leurs huttes. Les détails de leur vie intérieure, leurs mœurs, leurs travaux offrent un tableau curieux.

"Les cloisons sont soigneusement calfatées avec de la mousse et enduites d'une couche d'argile. Au dehors, des remparts de terre sont élevés jusqu'à la hauteur des fenêtres, où la glace tient lieu de vitres. Ceci est achevé bien avant le mois de décembre, époque à laquelle commencent les longues nuits d'hiver. La flamme du foyer, et la lueur d'une lampe où brûle de l'huile de baleine, éclairent les habitants de ces espèces d'antres. Une colonne de fumée rougeâtre, mêlée de jets d'étincelles qui proviennent de la nature réineuse du bois en usage, s'élève en tournoyant au centre de chaque hutte, et suspend au plancher des nuages épais. Au dehors, dans les trous creusés au milieu de la neige, des dogues gardent la porte. De temps en temps, leurs aboiemens interrompent le vaste silence qui règne dans ces contrées; ils s'entendent de fort loin, et se répètent à des intervalles de six à huit heures; mais lorsque la lune brille, ils sont beaucoup plus fréquens.

"L'entrée de chaque hutte est fermée par une porte basse, garnie à l'intérieur, d'une peau de renne ou d'ours blanc. Le chef de la famille et ses fils s'occupent à faire des filets en crin de cheval, et à préparer des arcs, des lignes, des lances, etc. Assises sur des bancs tout autour de la hutte, les femmes se taillent des habillemens dans les peaux que les hommes ont apportées de la chasse. Les nerfs de renne leur servent de fil pour la couture. Deux grands chaudrons en fer sont suspendus sur le foyer. Une des femmes apprête le dîner ou le souper, repas toujours très frugal, lequel consiste d'ordinaire en poisson ou chair de renne, bouillis ou frits dans de l'huile de baleine. Comme plat d'extra et friandise, ces peuples ont un certain gâteau d'œufs de poisson et de muksums séchés et bien concassés. Ce gâteau remplace l'usage de la viande.

Parfois aussi, le goût en est relevé par des panses de poisson coupées en tranches menues, ou par de la chair de renne et du makarscha réduit en poudre et mélangé d'huile de baleine. Un hôte étranger survient-il, tout ce que la hutte renferme de meilleur lui est offert, du struganina, du jukola, des langues de rennes fumées, de la graisse de renne fondue, du beurre de jacuti glacé, du moroskho glacé, etc. La table, qui est placée au fond de la hutte, est recouverte, en guise de nappe, d'un morceau de vieux filet de pêche. Au lieu de serviettes, on emploie des écorces d'arbre; mais ceci est un raffinement peu usité. Le sel ne paraît presque jamais sur la table, et quand cela arrive, ce n'est que pour l'hôte étranger. Les naturels du pays n'en font point usage et ne l'aiment pas.

Dans les petites villes de Nishne et de Sredne-Kolymsk, les gens riches ont du thé et du sucre-candi de Chine; le jukola se mange avec le thé au lieu de biscuit. Le pain est très rare, le prix de la viande est tel, que les riches seuls peuvent s'en procurer. La boisson favorite du pays s'appelle saturan, elle se fait avec de la viande rotie dans une poêle et à laquelle on mêle du beurre et de l'huile de baleine, de manière à former comme une sorte de pâte que l'on épaissit en versant dessus de l'eau bouillante; quand cette boisson est apprêtée avec soin et avec du beurre de bonne qualité, elle a un goût très agréable, elle nourrit et réchauffe; nos soupes au rhum en donnent une idée assez fidèle. On la prend pendant qu'elle est chaude, dans des coupes et des tasses.

Parmi les travaux journaliers des jeunes femmes, il faut citer celui d'aller puiser du Peau; elles partent à certaines heures de la journée pour couper la glace au bord des fontaines et de

rivières. Chez les peuples de la Sibérie, comme dans le reste de l'Europe, c'est là surtout qu'ont lieu les commérages; c'est là que se débitent les nouvelles de la contrée. Lorsqu'un jeune homme remplit et rapporte au logis le sein d'une jeune fille, cette galanterie est considérée comme une déclaration et un présage de mariage.

Jusque dans ces latitudes désolées, la nature humaine resta fidèle à elle-même. L'homme y a ses fêtes, ses jeux, ses réjouissances. On charme les longues soirées par des chants, des danses, des récits, des exercices de toutes sortes. Mais revenons aux découvertes des Russes.

Pourquoi, sur nos cartes modernes, la côte septentrionale de l'Asie est-elle tracée, si distinctement, tandis que la côte nord de l'Amérique est à peine indiquée? Cette différence provient d'abord de la latitude plus élevée des régions de l'Amérique-Nord, et aussi de certaines circonstances sociales et politiques. Les Russes, qui sont voisins du pôle, sont plus intéressés à la possession de la Sibérie que les Anglais à la possession de la terre des Esquimaux. Les habitudes des premiers les rendent propres à explorer des climats rigoureux. Les peuplades qui sont répandues le long des côtes de l'Océan Glacial arctique reconnaissent pour la plupart l'autorité du czar. Le gouvernement est obligé d'envoyer parmi elles des officiers et des résidents chargés de régler leurs différends et de percevoir les tributs. En outre, des caravanes expédiées chaque année entretiennent avec ces peuples un commerce régulier.

Le premier navigateur qui alla de l'embouchure de Kolyma, à travers l'Océan Glacial arctique, jusqu'à l'Océan Pacifique, fut un Cosaque nommé Semen Deshnev (1618). Il avait entrepris ce voyage dans l'espoir de rapporter, comme il le disait: "au moins 200 peaux de zibeline" des bords de l'Anadir. Mais quand il atteignit ce fameux détroit auquel, plus tard, Behring donna son nom, il ignorait l'importance et la grandeur de sa découverte. Il ne la communiqua aux autorités russes que par suite d'une querelle avec un rival.

Depuis, le gouvernement de Russie a maintes fois expédié des vaisseaux le long des côtes, dans l'intérêt du commerce et de la science. Kook a relevé une partie des parages qui avoisinent le détroit de Behring, et la côte d'Asie a été tracée avec une précision suffisante, d'autant plus que la mer qui la baigne est presque toujours obstruée par les glaces. Cependant la situation de plusieurs localités n'est point encore bien fixée. Des navigateurs ont affirmé qu'ils avaient aperçu distinctement une terre inconnue au milieu de l'Océan Polaire. De là cette croyance qu'il existe au pôle un autre continent.

Afin de vérifier la valeur de cette supposition, et pour découvrir de nouvelles îles, l'empereur Alexandre fit partir une expédition en 1820, sous la direction des lieutenans Wrangell et Anjon. Anjon entreprit de reconnaître les îles de la Nouvelle-Sibérie et du Kotelnoi; puis, de remonter à la recherche de la terre polaire, en traversant les glaces sur des traîneaux attelés de chiens. Wrangell devait relever la côte d'Asie et s'avancer dans la mer Glaciale aussi loin qu'il le pourrait.

Entre autres détails curieux que renferme la relation de Wrangell, on voit qu'il s'aventura en effet pendant trois jours sur la glace pour tâcher de découvrir le continent situé au pôle, et qu'il parvint à l'île de Koliatchen, située à 5° de longitude du cap Nord. Il est aussi question de la grande foire d'Os-frownoje, où se rendent toutes les tribus qui errent dans le nord de la Sibérie. Ce fut à que l'officier russe rencontra la peuplade de Tschuktshi, laquelle part de l'extrémité de l'Asie, traverse le détroit de Behring, et va en Amérique chercher des pelleteries et des dents d'éléphant qu'elle échange ensuite contre les spiritueux et le tabac des Russes.

CE JOURNAL se publie hebdomadairement, No. 62, rue St. Jean, Haute ville, le SAMEDI. L'abonnement est de QUINZE sous par mois, ou 7 d. 6s. par année, payable par trimestre. Les frais de poste se monteront à CINQ CHELINS par année.

Les annonces sont insérées aux prix et conditions des autres établissements de cette ville.

Toutes communications doivent être adressées FRANC DE PORT au Bureau de ce Journal.

LIVRES D'ECOLE, &c.

CHEZ
T. CARY & CO.
Chien d'Or, Rue Buale.

ILS ont constamment un assortiment considérable de livres d'écoles en langues anglaise, française et latine, qu'ils offrent en vente à des termes avantageux aux marchands et maîtres d'écoles, ainsi qu'au public en general, parmi lesquels se trouvent les suivants, savoir:—

FRANÇAIS.—Arithmétique; Histoire ancienne; Histoire romaine; Abrégé de l'Histoire de France, nouvelle publication; Histoire du Canada; Histoire sainte; Histoire naturelle; Grammaire de L'Honorable; Grammaire de Lequin; Grammaire de Siret; Grammaire de Lezic; Grammaire de Chambault; Géographie moderne; Catechisme historique; Paléontologie simple et double; Cours d'éducation, par Perrault; Dictionnaires de la Langue Française; Dictionnaire Français-Latin; Dictionnaire Latin-Français; Vocabulaire de Perrin; Tables de Perrin; Exercices de Chambault; Dictionnaire de Boyer; Dictionnaire de Nugent.

LATIN.—Institutions Philosophiques; Grammaire de Eton, Grammaire d'Adams; Rudiments de Rudiman; Introduction de Mair; Grammaire de Mair; Grammaire latine de l'Honorable; Epitome Historiae Sacrae; Delectus; Bellum Caesarianum, (Sallust.) Ovidii Metamorphoson; Julii Caesaris Commentarii; Virgilio Maronis; Opera Horatii Flacci; Titus Livius; Oratorum Tullii Ciceronis; Dictionnaire d'Entick; Dictionnaire d'Ainsworth; Cornelli Nepotis—Sallustii; De Viris Illustribus; Quintus Curtius; Commentarii Caesaris; Cicero—Brutus—de Amicitia—de Senectute—Epistola Selectae—in Catalinam—pro Archia po-ta—pro Ligatio—pro Marcello—pro Milone Conciones Rhetoricae; Cornelius Nepos avec dictionnaire; Sinonime Latinus; Dictionnaire de Boudot, latin-français; Dictionnaire de Lallement, français-latin; Dictionnaire de Noël, français-latin, latin-français; Horace; Prosaëe Latine de Lechevalier; Prosaëe d'Aubert Audet; Quinte Curce—Salluste; Taciti de Moribus Germanorum; Virgile.

Aussi—Livres de dévotion reliés en liazin, en veau et maroquin, durs, &c. &c.

La Grammaire de Siret, pour apprendre l'Anglais, est approuvée de presque tous les séminaires en cette province.

Québec, 13 Mars, 1811.

AVENDRE OU A LOUER, cette superbe propriété, rue St. Olivier, ci devant la résidence de Mr. Rami Quirouet; s'adresser au sousigné ANT. A. PARENT, Notaire.

Québec, 13 Mars 1811.

AVendre au magasin de cette imprimerie, les Livres d'écoles, de prières, et autres effets suivants, savoir:—

Modern Geography; Pinnock's History of England; Carpenters' Spellings; Picture Books; Table de; Murray's First Book; Perrin's Vocabulary; Murray's Grammar; ditto's Spellings; Mayor's do; Infant's Primer; Poor Man's Manual; Johnson's Dictionary; Common Prayer, gilt; Path to Paradise, &c. &c. &c.

Papier à lettre; ditto Foolscap; ditto Folt; plumes; encre, noire et rouge; canifs; livres de compte; Memorandum ditto; crayons de plomb et d'ardoise; ardoises; cire à cacheter, rouge et noire; obliques; plumes d'acier avec ou sans manches; caniers, &c. &c. &c.

Québec, 13 Mars, 1811.